

LA LECTURE, CETTE ÉCOLE DE VIE

Il me semble avoir tenu depuis toujours un livre à la main. Je suis issue d'un milieu privilégié, où la lecture était pratiquée par tous. Petite, j'imaginai que tous les Québécois grandissaient dans une maison remplie de bibliothèques, aux rayons peuplés de mystères à percer, avec accès général au monde de la culture : peinture, cinéma, théâtre, musique et tout ce qu'on voudra. Faux ! devais-je l'apprendre plus tard, à mon grand embarras.

À l'adolescence, l'impression d'avoir été élevée dans une bulle à laquelle mon peuple n'avait pas eu accès, m'aura fait crier de rage et j'ai cherché alors dans ma révolte à découvrir l'univers trop longtemps caché de la « vraie vie », qui est pourtant ailleurs, comme l'assurait Rimbaud. Par solidarité avec ceux qui furent élevés dans des maisons sans livres, je n'en parlais guère, mais la piqûre de la lecture ne m'a jamais lâchée pour autant, grande compagne de vie.

De nombreuses bibliothèques tapissent encore mon propre appartement, à contre-courant de la dématérialisation du jour. Et je m'attriste de voir la lecture perdre auprès des jeunes du terrain au profit de mille écrans, pourtant précieux aussi et remplis d'enseignements. Le cinéma est une passion qui n'aura jamais chassé mes premières amours.

Longtemps, je me suis enorgueillie par une sorte de coquetterie de ne pas utiliser mes connaissances littéraires à des fins professionnelles, les arborant comme une fleur discrète à la boutonnière, pour la beauté de la chose. Mais mes fonctions de journaliste et de chroniqueuse culturelle au *Devoir* ont balayé ces velléités premières. Je me sers de ce bagage sans cesse renouvelé à tous les jours. Il colle à mon écriture, nourrit mon imaginaire, m'offre des repères multiples comme autant de phares dans la brume.

Parfois, à l'heure d'écrire, je reproduis une tournure proustienne. Il arrive qu'un alexandrin se glisse dans ma prose et mes références m'aident à créer des liens, en croisant plusieurs points de vue pour éclairer la complexité des réalités intimes et sociales.

Le berceau

À Québec, mon père était professeur et lettré. Ma mère grugeait sur son propre sommeil pour mieux lire. Tous deux avaient apporté à la maison les œuvres phares de leurs parcours, en plus d'en acquérir de nouvelles sans relâche. Elles s'offraient à nos convoitises.

Comme nos parents, on faisait mille et autres choses, mais les livres nous attendaient à la moindre pause en portes d'évasions perpétuelles.

Avant même de savoir lire, une caisse d'ouvrages pour enfants nous